

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIERES.

PAPA NOE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 19 JANVIER 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouve dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ETENDARD."

AVIS SPECIAL.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien adresser les réponses du problème à PAPA-NOÉ, rédacteur-en-chef de l'Ouvrier, 31 rue St. Jacques, et non à la rédaction de l'Etendard. Notre petit journal, quoique patronné par l'Etendard, a un bureau de rédaction spécial, et il est indispensable que toutes correspondances particulières à l'Ouvrier soient bien adressées à ce journal.

CAUSERIE DU DIMANCHE.

DES PLAISIRS A BON MARCHÉ.

Tout le monde admet l'utilité de l'économie, l'ouvrier plus que tout autre en reconnaît la nécessité. Mais par contre, l'ouvrier plus que tout autre aussi appréhende d'économiser. Il semble craindre de prétendues privations; il voudrait économiser, mais ne se point priver. Il se dit: pour un peu que j'amasse, j'irai me priver du plaisir de chaque jour; non, vivons, après nous verrons. Après, il n'est plus temps, et l'économie devient impraticable. Dire: après, est une erreur, et il convient de dissiper cette erreur, en recherchant les plaisirs bons à l'ouvrier, les plaisirs bon marché, qui peuvent permettre à l'ouvrier de faire des économies.

Dans l'ordre social, tout être est obligé de se priver de ce qu'il ne peut honnêtement avoir; cette vérité est trop simple pour qu'il soit utile de la développer. L'ouvrier laborieux, manque-t-il d'un vêtement, d'un meuble, si sa bourse est vide, il lui faut attendre. L'industriel, songe-t-il à agrandir ses ateliers, à se procurer un matériel plus complet, si en consultant son budget, l'évidence lui conseille de restreindre ses entreprises, lui aussi il attendra. Un propriétaire aisé souhaite-t-il un équipage, un train de maison à l'avenant, si supputant ses livres, il constate un rendement médiocre dans le rapport de ses maisons, lui aussi attendra, la nécessité s'impose. Les privations sont donc de la loi commune, ne faisant que varier selon le rang, la condition et la fortune de chacun.

Ce qu'il y a de plus pénible dans l'économie, c'est le commencement,—un proverbe nous dit: "It n'y a que le premier pas qui coûte." De fait, quand on considère bien cet autre proverbe, "L'argent attire l'argent," on convient facilement qu'une fois le premier et difficile pas fait, on aura le bonheur de jouir de son épargne, puisque suivant le proverbe, le premier amassé en attirera bien d'autres par de vers lui. Ceux qui sans réfléchir, prodiguent chaque jour les dépenses inutiles, et qui sans réfléchir toujours, donnent un libre cours à la satisfaction de leurs fantaisies, ceux-là sans réfléchir encore prétendent que l'économie est impossible. Cependant, pour se convaincre de la nullité de leur raisonnement, il leur suffirait de penser aux temps moins heureux, où n'ayant pas ou ayant peu d'argent, ils vivaient avec presque rien. Comment

alors les temps devenus meilleurs, ne peuvent-ils ou ne veulent-ils économiser? C'est que, comme je le disais en commençant, ils prétendent être sages en disant: Vivons, après nous verrons.

Les moralistes distinguent les plaisirs naturels et les plaisirs factices.

Les plaisirs naturels conviennent à tous les hommes et sont à la portée de toutes les bourses, car ils comprennent les jouissances de la famille, l'amitié, la conversation, les amusements de société, l'étude et la contemplation de la nature, le goût des arts, la lecture.

Les plaisirs factices, tels que le luxe, la parure, les équipages, le jeu, les fêtes, les spectacles, varient selon les raffinements de la civilisation et sont le privilège de la fortune.

Si l'on y réfléchit, on verra que les plaisirs naturels sont les seuls qui coûtent peu ou presque rien, les seuls incompris par ceux qui n'ont jamais connu que les plaisirs factices. Qui dit les plaisirs factices: sachons bien que ceux-là ne sont pas, à proprement parler, des plaisirs. Ils n'apportent généralement que les tortures enfantées par la création de besoins impossibles à satisfaire, de passions toujours insouviées. Ils ne donnent jamais les pures joies du cœur qui seules font le bonheur.

Il convient de citer ici un délicieux badinage, écrit par le docteur Berkeley, qui prouve surabondamment que le pauvre jouit plus, s'il le veut, de l'aisance du riche que le riche lui-même. Espérant ne pas trop vous ennuyer, j'en citerai un passage.

"Les divers objets que nous offre le monde ont été formés par la nature pour plaire à nos sens, et comme c'est là tout ce qui les rend désirables à un goût simple et pur, on peut dire qu'on les possède réellement, quand on savoure les jouissances qu'ils sont destinés à produire. C'est de là que j'ai pris l'habitude de m'attribuer un droit naturel de propriété sur tout ce qui contribue à mes plaisirs.

"Quand je vis à la campagne, toutes les belles maisons où j'ai accès dans le voisinage font, à mes yeux, partie de mes domaines. Je m'adjuge également les bois et les parcs ou je me promène, et je songe à la folie de l'honnête bourgeois de Londres, qui a le chimérique plaisir d'entasser ses revenus dans ses coffres, mais qui reste étranger à la fraîcheur de l'air et aux jouissances champêtres. Grâce à mon système, je suis possesseur d'une demi-douzaine des plus beaux châteaux de l'Angleterre, qui, aux termes de la loi appartiennent à certains de mes amis, lesquels, en qualité d'hommes publics, préfèrent vivre à la cour.

"Dans quelques grandes familles que je visite de temps en temps, un étranger me prendrait peut-être pour un simple ami de la maison; mais à mon sentiment, je suis le maître du logis, et celui qui en porte le titre n'est autre que mon intendant, qui me soulage de l'embarras de pourvoir pour moi-même aux agréments de la vie.

"Quand je traverse les rues, j'ai recours à ma maxime favorite, c'est-à-dire, que le vrai possesseur d'une chose est celui qui sait en jouir, pour me convaincre que j'ai des droits sur tous les riches équipages que je rencontre; et je les regarde comme des ornements propre à réjouir mes yeux ainsi que l'imagination des braves gens qui s'y pavent, et qui ont fait tant de frais de toilette uniquement pour me plaire. J'ai goûté un plaisir véritable et eux un plaisir chimérique, à la vue de leur brillante parure.

"En vertu du même principe, j'ai fait la découverte que je suis naturellement propriétaire de tous les colliers en diamants, croix, décorations, brocards et habits brodés, que j'aperois dans un théâtre ou à une fête, parce qu'ils procurent plus de plaisir au spectateur qu'à celui qui les porte. Je considère les élégants et les belles comme autant de perroquets dans une volière ou de fleurs dans un jardin, destinés simplement à me divertir.

"En un mot, tout ce que je demande, c'est la jouissance des objets; se charge qui voudra de les garder. Grâce à cette

doctrine, je suis devenu un des plus opulents personnages de la Grande Bretagne, avec cette différence que je ne vis pas en proie à mes inquiétudes ni à l'envie des autres."—The Guardian, No. 49.

Voilà ce qu'on peut appeler du communisme, seulement il est en tout point irréprochable, et ne fait aucun tort au prochain.

Ce badinage peut paraître impossible au premier abord, mais la morale vient d'elle-même. Seul, celui qui ne peut porter envie connaît les plaisirs de la vie. Le mondain, l'excentrique, le paré, sont autant d'acteurs conviés chaque jour à jouer une comédie publique au pur bénéfice du spectateur, chez lequel se recrutera en partie l'ouvrier, qui ne peut et ne saurait jouer la comédie du monde où l'on prétend vivre.

Donc, les plaisirs plus haut nommés, sont bien ceux qui conviennent à l'ouvrier. Ne nécessitant pas de dépenses, ils sont accessibles à toutes les bourses, et là où ils faudrait dépenser pour faire l'acteur, l'ouvrier peut mettre à la caisse d'épargne un fort joli montant en demeurant spectateur.

Parmi les plaisirs à bon marché, il ne faut pas oublier la lecture. C'est un délassement qui convient à tous les âges, à toutes les conditions, à toutes les fortunes. Il n'y a point d'amusement aussi bon marché que la lecture, partant du journal d'un centin aux volumes de 25 ou 50 centins, qu'un ouvrier peut acheter au lieu et place d'une soirée au théâtre, ou une traite payée aux amis dans une auberge. Pour la même somme d'argent, il se délassera des fatigues du jour pendant une semaine au moins, là où le théâtre et l'auberge, si la pièce est mauvaise, surtout si le whisky est frelaté et les amis faux, l'ennuieront pendant une soirée seulement. Le tout est de choisir des auteurs intéressants, et il n'en manque pas.

Pour finir, je citerai simplement quelques plaisirs à bon marché, sans entreprendre de les décrire — j'ai déjà trop longuement entretenu l'attention du lecteur.

Les amusements de la campagne, la chasse, la pêche, les jeux d'adresse, l'historisation, les collections d'insectes, offrent une foule de distractions.

Pour les longues soirées d'hiver, nous aurons le patinage, les glissades, les marches à la raquette, la gymnastique, la lecture, la conversation, la musique, les jeux de dames, échecs, cartes peut-être, en tant qu'aucun de ces jeux ne viendront à l'encontre de l'économie, en devenant des jeux de hazard, bien interdit par la morale comme par l'économie. C'est ainsi que je prétends offrir à mes lecteurs un mode facile de s'amuser à bon marché, et une facilité plus grande encore de faire des économies.

PAPA-NOÉ.

Ce que l'on dit de "L'OUVRIER."

Les uns en disent du bien, quelques-uns trouvent la possibilité d'en dire du mal. Que voulez-vous, c'est le sort de tous ici-bas. Faites du bien tant que vous pourrez, ou faites votre possible pour faire du bien, c'est une raison majeure pour que les esprits forts, les contradicteurs, quand même, trou-